

TAD

Choix d'une assurance optionnelle
Les vignettes «Assurance» donnent la preuve de dépôt.



N° colis : 8D 0153 9470



FRANCE

Expéditeur

JEAN ALLOUCH

Destinataire

PRISONNIERS DU GRAND AUTRE

L'INGÉRENCE DIVINE I

JACQUES LACAN MARC-FRANÇOIS LACAN
BERNARD SICHÈRE JEAN-LUC MARION
JEAN-CHRISTOPHE BAILLY
PIER PAOLO PASOLINI ROMEO CASTELLUCCI

GPCOON - V7 - MSR 03 - 11 4016/03 - 01/11 - 09/11

essais **Epel**

PRISONNIERS DU GRAND AUTRE

© EPEL, 2012
110, boulevard Raspail, 75006 Paris
epel.paris@wanadoo.fr
www.epel-edition.com

Diffusion ToThèmes
3, allée des Genêts
91220 Le Plessis-Paté
01 60 84 78 01 – 06 15 61 70 24
thierrydmdp@aol.com

Distribution SODIS
PARIS, FRANCE

ISSN : 1969-5683
ISBN : 978-2-35427-055-1
Dépôt légal septembre 2012

Jean Allouch

PRISONNIERS DU GRAND AUTRE

L'ingérence divine I

*Jacques Lacan, Marc-François Lacan, Bernard Sichère,
Jean-Luc Marion, Jean-Christophe Bailly,
Pier Paolo Pasolini, Romeo Castellucci*

EPEL

Introduction

Détours

Je conclurai avec ces mots : avec le temps, ça sort !

JACQUES LACAN, *Encore*,
séance du 12 décembre 1972¹.

Trois prisonniers et un directeur de prison, tels sont les personnages du « sophisme » en forme de mathématique amusante qui permirent à Jacques Lacan d'inventer une étrange modalité du temps². Dénommée par lui « temps logique », cette temporalité est composée de trois moments successifs : instant de voir, temps pour comprendre, moment de conclure – ce dernier moment débouchant sur la sortie de prison du prisonnier qui aurait su résoudre en toute rigueur le problème, le directeur s'y étant engagé. Or, contrairement à ce que l'on pouvait attendre au su du caractère dit « de pure logique » de cet exercice, cette solution n'est pas accessible à la seule pensée ou réflexion : elle exige notamment de ce prisonnier qu'il observe les mouvements de

1. On chercherait en vain ce propos dans la version de ce séminaire publiée aux éditions du Seuil. Il ne figure pas non plus dans la sténotypie de cette séance mais se lit dans deux autres versions, celle semi-critique curieusement signée VRMNACRLSOFABYPMB et celle de Patrick Valas.

2. « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Les Cahiers d'Art : 1940-1945*. Rédigé en mars 1945, cet article a été repris dans Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

ses codétenus. S'ébranlent-ils vers cette sortie où les attend le directeur ? Il y a de la danse dans cette solution faite de deux « scansion suspensives ». Et ce ne sera que vingt-trois années plus tard (séminaire *L'Acte psychanalytique*) que Lacan remettra en jeu ce lien une première fois aperçu (en 1945) de l'acte à la sortie, celle de l'analyse cette fois. Implicitement aperçue comme une prison ?

Cette prison sans directeur ni gardiens – il n'en est nul besoin – je la dis ici être celle du grand Autre, ou, plus précisément, d'un grand Autre qu'habite un des fantômes de Dieu. Car Dieu, depuis qu'avec Nietzsche a été proclamée sa mort, n'en persiste pas moins dans l'existence sous cette forme fantomatique déclinée en de multiples versions.

On objectera qu'à un certain moment de son parcours Lacan a pu dire que l'Autre n'existe pas. Avait-il donc jusque-là existé ? Sans nul doute. Pour autant, cette déclaration, qu'il a d'ailleurs dû réitérer et commenter de nombreuses fois, n'a pas mis un terme à son existence. On l'a reçue tel un enfant à qui l'on enseigne comment sont fabriqués les bébés et qui n'en persiste pas moins, Freud l'a noté, à tenir bon sur la conception qu'il s'est forgée de la chose. Ou tels ces psychanalystes nord-américains qui ne savaient pas que Freud leur apportait la peste. Eh bien non, interprète Lacan, ils ne le savent toujours pas. Accéder à l'inexistence de l'Autre n'est pas aisé. C'est d'une sortie qu'il s'agit, du bouclage d'un parcours subjectif qui, pour certains, relève de l'analyse, qui, pour d'autres, a lieu selon d'autres voies

et qui, pour d'autres encore, n'a tout simplement pas lieu.

Prisonniers du grand Autre, on le reste d'autant plus carrément que cela le maintient dans une certaine manière d'existence, et Dieu avec lui. Ainsi a-t-on pu lire sur la jaquette du tout premier séminaire de Jacques Lacan publié aux éditions du Seuil en 1973³ que l'un de ses séminaires aurait été intitulé « D'un autre à l'Autre » (en lieu et place de « D'un Autre à l'autre »). Entendez : de l'autre imaginaire à l'Autre symbolique (en lieu et place de « de l'Autre à l'objet *a* »). Et suivez mon regard. Cet insistant « primat du symbolique » (d'aucuns convoquent encore « l'ordre symbolique »), cette conception selon laquelle le symbolique à la fois permettrait d'en sortir et serait la sortie court les rues ; comme tel, l'acte reste négligé.

Or ce n'est à rien d'autre qu'à un acte, à l'acte de quelqu'un, que tient le grand Autre. Jacques Lacan, en effet, en viendra à l'énoncer le 16 janvier 1973 (séminaire *Encore*) : l'Autre y fut avancé comme le terme qui « se supporte » d'un « moi qui parle et qui ne puis parler que d'où je suis ». À l'Autre la parole de Jacques Lacan donne son support. Ni plus, ni moins. L'Autre est un..., est son dire. Lui fallait-il alors le faire savoir, voire le reconnaître, pour calmer les ardeurs qui portent cet Autre à exister ? Afin d'offrir à son public, ce jour-là ou plus tard, la possibilité de franchir la porte donnant accès à l'inexis-

3. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

tence de l'Autre ? Sans doute est-ce cela qu'indique la remarque qui suit dans cette même séance de séminaire, celle selon laquelle cet Autre comme lieu de la vérité est « la seule place, quoique irréductible, que nous pouvons donner au terme de l'être divin ». Dieu est le lieu du dire, et donc aussi bien celui de ce dire de Jacques Lacan. Dire est faire subsister Dieu « sous cette forme de l'Autre » (avec, cependant, une exception : les théologiens, seuls véritables athées).



Le caractère inhabituel, sinon l'étrangeté, de la méthode qui sera ici mise en œuvre demande quelque explication. Également le choix des auteurs qui vont être questionnés car, s'ils ne sont pas psychanalystes, ils ne sont pas non plus de ceux auxquels les analystes consacrent habituellement leurs précieuses heures de lecture (notamment les auteurs fréquentés par Freud et Lacan, que l'on aborde afin de mieux lire, voire de problématiser Freud et Lacan).

À vrai dire, ces deux questions, celle portant sur la méthode et celle concernant les auteurs élus, n'en font qu'une. S'il doit s'agir en effet d'une sorte d'excursus permettant de jeter un autre regard sur ce que l'on considère non sans quelque abus comme un « chez soi », il n'y aura plus rien de remarquable dans le fait que ce cheminement franchisse les frontières du champ freudien, s'intéresse à des écrits qui n'en relèvent pas.

On songe aussitôt à la démarche de François Jullien, à son détour par la Chine⁴. L'altérité si nette de la pensée chinoise lui permet de questionner à nouveaux frais la pensée occidentale, de l'aborder avec d'inattendues questions, de la faire travailler autrement que lorsqu'elle se penche sur sa propre histoire. Plusieurs ouvrages désormais en témoignent : la valeur heuristique de cet aller-retour est maintenant établie.

C'est pourtant à quelque chose d'un peu différent que je souhaite convier mon lecteur. Car le parcours ici envisagé ne prétend pas faire retour sur la psychanalyse au point d'y faire surgir de nouvelles problématiques. Il ne s'agira pas de faire advenir certains blancs ou présupposés du savoir analytique, pas non plus de mettre au jour enfin certaines décisions préalables, insues, silencieuses et néanmoins opérantes dans le savoir. Tout au contraire : les questions ici remises sur l'établi n'ont rien d'absolument neuf, elles sont déjà là présentes dans le champ freudien, notamment chez Jacques Lacan. Cependant, elles font l'objet de ma part d'une décision épistémologique dont c'est maintenant le lieu qu'elle soit explicitée.

4. Voir Jean Allouch, « Éloge de l'indifférence à la psychanalyse », in *Chine/Europe. Percussions dans la pensée. À partir du travail de François Jullien*, Paris, PUF, 2005, ainsi que « Un espace affine aux transformations silencieuses », jeanallouch.com/document/147/2010-un-espace-affine-aux-transformations-silencieuses-presentations.html, intervention au colloque « Dérangements, aperçus. Penser du dehors – La Chine », Paris, BNF, le 9 décembre 2010.

Quelle décision ? J'admets *a priori* que ces questions ne sont pas traitables en interne, par la seule lecture de Freud, de Lacan et de quelques autres. En d'autres termes, je me munis de loupes, qui auront nom Marc-François Lacan, Bernard Sichère, Jean-Luc Marion, Jean-Christophe Bailly, Pier Paolo Pasolini, Roberto Castellucci, dont l'usage devrait permettre de revisiter certaines questions présentes dans l'analyse mais dont seul le grossissement qu'elles apportent révèle les aspérités. Grossir peut être analyser, distinguer, que l'on songe seulement à tous ces objets que l'on glisse sur la tablette d'un microscope ou que l'on saisit au télescope.

Les travaux contemporains qui vont ici fonctionner comme autant d'ouvrages-loupes peuvent être classés en trois catégories qui sont autant de rapports différents au christianisme.

I. Une première catégorie est notoirement chrétienne ; elle s'emploie soit à récupérer Lacan (Marc-François Lacan), soit à redonner vie au Dieu annoncé mort par Nietzsche et quelques autres (Bernard Sichère, Jean-Luc Marion). Prise dans son ensemble, la première catégorie pose à l'analyse la question cruciale de *l'appel de l'Autre*. L'Autre appelle-t-il ? Ce point n'est pas limpide chez Lacan, et l'étudier à partir d'auteurs chrétiens permet de le trancher à l'aide d'une sorte de raisonnement par l'absurde : il faut *tellement supposer* de choses étranges au lieu de l'Autre pour que de l'Autre vienne à tout un chacun un appel premier et fondateur que l'on ne peut que s'en passer. Marc-François

Lacan module ce problème au lieu de la vérité, Sichère l'aborde en lui-même, Marion le traite à partir de la paternité de Dieu.

II. Une deuxième catégorie prend, à l'opposé, le parti d'en finir avec le dieu mort (Jean-Christophe Bailly) et la question sera alors de savoir à quel prix cela serait possible, si ce prix est acceptable par l'analyse, mais aussi s'il est celui qui convient à la mort de Dieu ou des dieux. Pour en finir avec Dieu et ses fantômes, Bailly construit un grand Récit (concept dû à Jean-François Lyotard). Par là se trouve posée la question de l'histoire, restée, elle aussi, peu claire chez Lacan. Là aussi, un même raisonnement par l'absurde permettra de trancher.

III. La troisième catégorie (Pasolini, auquel on peut adjoindre Lacan et, tout récemment, Castellucci) est avertie de ce que le christianisme n'a pas dit son dernier mot, aussi maintient-elle un rapport tendu avec le christianisme. Bébé, Lacan a biberonné du christianisme, quelques années plus tard son grand-père paternel lui a appris à maudire Dieu, tandis que son décès a soulevé la question d'obsèques possiblement catholiques. Ceux qui pensent, certes bien trop rapidement, à un Lacan chrétien distinct d'un Freud juif ne disent pas pour autant une pure et simple bêtise. Bien des psychanalystes viennent de là, et leur silence à l'endroit du christianisme, voire de leur christianisme, est criant, comme est criant le truchement par lequel certains véhiculent une morale juive des plus traditionnelle jusque dans l'analyse sans jamais dire pour autant

d'où ils tiennent ce qu'ils présentent comme un savoir issu de l'expérience psychanalytique. Il n'en fut pas de même de Lacan, ni de Pasolini, ni de Castellucci qui, du christianisme, n'ont cessé notablement de s'occuper.

Le seul fait de pouvoir indexer cette troisième catégorie du nom de Pasolini signale un des enjeux. L'érotique s'y trouve ouvertement au premier plan ou, plus précisément, le féminin. C'est de ce côté-là que se tiendrait, encore presque muette, la seconde mort de Dieu, son effective mort. Nietzsche déjà l'indiquait en substituant au couple Père/Fils le couple Dionysos/Ariane dont les auteurs chrétiens sont fort embarrassés tandis que Gilles Deleuze le souligne au point d'en faire la colonne vertébrale de sa lecture de Nietzsche⁵. Lacan également l'indiquait, chez qui la mort de Dieu est liée à la femme « pastoute », qui, à l'en croire, n'existe pas encore. L'enjeu est aussi pour l'analyse, on le verra, celui d'un possible accès au divers, ce divers sur lequel la clinique analytique a tant de mal à se régler.

De quoi s'agit-il par trois fois ? De l'ingérence divine, laquelle se module de multiples façons, en bien des champs du savoir, y compris l'analyse. L'Autre, le Nom-du-Père, l'histoire, la femme supporteraient-ils, dans l'analyse, autant de fantômes d'un Dieu pas si mort qu'on le croit ? Et les difficultés rencontrées en chacune de ces problématiques tiendraient-elles à ce qu'elles restent

5. *Nietzsche* par Gilles Deleuze, Paris, PUF, 1965, 14^e éd., octobre 2011.

partiellement verrouillées tant qu'on ne les aura pas délestées de la présence fantomatique du Dieu mort ?

En effet, de la mort de Dieu s'ensuit une nouvelle présence de Dieu qu'il y a lieu de reconnaître fantomatique car, une fois mort, ce Dieu subsiste dans l'espace que Jacques Lacan qualifiait d'« entre-deux-morts » – sans cependant s'être beaucoup intéressé au concept hindouiste de « seconde mort », celui qui marque la limite extrême de cet espace, où le fantôme lui-même est anéanti, le deuil accompli. Cette limite est aussi celle que, sitôt mort, rejoint le renonçant indien sans avoir à souffrir on ne sait quelle quantité de réincarnations (cette idée même apparaissait effroyable à Jacques Lacan).



Trente ans après le décès de Jacques Lacan, personne n'a jusque-là étudié son rapport au catholicisme d'une façon telle que l'on pourrait, pour le moins, considérer ce dossier comme constitué. Il ne le sera pas non plus ici même, où, on l'a dit, le biais élu pour que la question en rien secondaire ne soit plus absolument négligée n'est pas celui d'une lecture au long cours du parcours de Lacan, d'un repérage systématique de ses variations sur ce point.

C'est d'une ligne de front qu'il s'agit. Pour quel combat, intraitable en interne ? Lacan :

C'est en somme ou l'un ou l'autre. Si la religion triomphe, comme c'est le plus probable, [...] ce sera

le signe que la psychanalyse a échoué. C'est tout ce qu'il y a de plus normal qu'elle échoue, parce que ce à quoi elle s'emploie, c'est quelque chose de très difficile⁶.

6. Jacques Lacan, « Conférence de presse au Centre culturel français de Rome », 24 octobre 1974. On pourra éclairer quelque peu ce « très difficile » en le rapportant à la doctrine des quatre discours. De quoi rêve l'universitaire ? Être un maître. De quoi rêve le maître ? Être une hystérique. De quoi rêve l'hystérique ? Être un psychanalyste. De quoi rêve le psychanalyste ? Le psychanalyste ne rêve pas. Cet ordonnancement non pas historique mais logique respecte la ronde comme telle réglée des discours : universitaire → maître → hystérique → de l'analyste. Et à l'envers ? À l'envers... cela ne marche pas.